

KENNETH CALHOUN

# Lune noire

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Alain Defossé

*ACTES SUD*



*Pour Anya et Sophie.*



*Il y a par les faubourgs des gens qui titubent d'insomnie  
Comme s'ils venaient de sortir d'un naufrage de sang.*

FEDERICO GARCÍA LORCA,  
*Aube.*

*Are you awake now too?*

WILCO,  
*Black Moon.*



Biggs se mettait par instants à courir, désirant faire vite mais sans attirer l'attention. Les immeubles entre le leur et le drugstore mis à sac étaient presque indistincts. Il progressait dans un couloir d'ombre fraîche, soulagé de trouver les rues désertes, à part quelques silhouettes titubant au loin comme autant d'ivrognes. Au carrefour, les voitures abandonnées formaient un embouteillage insensé – sur la chaussée, sur les trottoirs – et il dut se faufiler entre elles, s'écrasant contre les parois fraîches d'acier luisant.

Les rideaux des boutiques étaient baissés. Nombre d'entre elles avaient été pillées – vitrines brisées, étagères vidées. Le trottoir crissait d'éclats de verre, avec ici et là la tache terne d'un vieux chewing-gum. Un grand éclaboussement d'ADN, souillé de crasse urbaine.

Il entendait au loin des hurlements, ponctués de cris brefs ou d'appels provenant des bureaux et des appartements au-dessus. À une fenêtre du cinquième étage, il vit un homme âgé penché sur la rue tout en bas, vacillant sur le rebord, ses bras maigres tendus vers le ciel. Au-delà, quelques étages plus haut, quelqu'un jetait par poignées des papiers par une fenêtre ouverte. Les pages planaient et voltigeaient comme des feuilles mortes dans l'appel d'air entre les immeubles.

Biggs traversa pour éviter un perron sur lequel, plus tôt, il avait vu des chiens s'acharner sur une carcasse inidentifiable – os d'un blanc luisant traversant la chair marbrée. Il se réfugia dans une ruelle. Tout au fond, une grosse femme vêtue d'un maillot des Lakers allait et venait en hurlant dans son téléphone portable. "Putain, tu veux que je te foute un procès au cul, c'est ça ?" tonnait-elle, les bajoues tremblotantes.

En s'approchant, Biggs constata qu'elle n'avait pas de téléphone en main. De toute façon, passer un coup de fil aurait été chose impossible. Le ciel ne transmettait plus de connexion, et les fibres du Web étaient mortes sous terre. Tous les réseaux expiraient, sans la stimulation de l'esprit humain pour les maintenir en vie.

Les yeux larmoyants de la femme suivirent Biggs comme il passait devant elle, traînant les pieds. "Attends une seconde, dit-elle dans le creux de sa paume. Il y a un connard, là, une espèce de rat."

À un pâté d'immeubles plus loin, un téléviseur à écran plat explosa sur le bitume – projeté d'une fenêtre là-haut. Il tomba comme une dalle d'obsidienne, un carreau de ciel nocturne. Biggs ressentit le choc jusque dans ses dents, l'impact fit vibrer sa poitrine.

Une tempête se préparait derrière les fenêtres obscures, les portes closes. À tout instant elle pouvait se répandre dans les rues. Il courut sur la longueur de deux blocs d'immeubles avant de ralentir et de se remettre à marcher.

À présent, il voyait les ruines du drugstore de l'autre côté du parc.

Carolyn, sa femme, n'allait pas bien. Cela faisait quoi, six jours ? Presque une semaine sans même un signe de



tête, l'esprit tournant à vide. Elle irradiait l'épuisement : une étoile à l'agonie. Bientôt – quoi, un trou noir ?

Biggs devait agir, d'une manière ou d'une autre, mais avant de faire quoi que ce soit, il lui fallait y voir clair dans sa propre tête. Dans ses tentatives pour la convaincre qu'elle aussi était victime de l'insomnie, il s'était lui-même privé de tout repos digne de ce nom. Il avait bien un plan, à base de cachets et d'un minimum de mise en scène, mais il lui fallait d'abord dormir un peu à l'abri des regards. Il pénétra dans le parc et jeta un coup d'œil autour de lui avant de se glisser dans les buissons. Avant, ils venaient pique-niquer ici, une couverture étalée sur la pelouse. Carolyn roulait ses manches pour offrir ses épaules au soleil. Au fond des buissons, il retrouva l'endroit où, à peine deux jours auparavant, il s'était aménagé un nid de brindilles et d'herbe. Il s'y lova, et ses pensées plongèrent bientôt dans l'anarchie de l'endormissement. Images et idées dérivèrent, délestées de la raison. Un sommeil plus lourd tomba bientôt sur lui, il ne vit plus rien.

Deux heures plus tard, il rêva : Carolyn lui projetait droit dans les yeux les rayons de cristaux éblouissants tenus dans ses mains en coupe. Il émergea de nouveau dans cet univers qui implosait lentement, clignant des paupières sous les échardes de soleil perçant entre les mailles des jeunes feuilles.

Il s'assit, tout à la fois effaré et soulagé. Quelque chose en lui s'accrochait. Je peux *encore* dormir. Et rêver.

Biggs pensait que Carolyn, comme peut-être des millions d'autres individus, réagissait à l'épidémie de manière psychosomatique. Il gardait l'espoir éperdu de la guérir avec une histoire bien tournée et un peu

d'aspirine, ou même un quelconque complément vitaminé, peu importait. Tant que Carolyn ne s'en rendait pas compte. Le cachet devait être un contenant vide qu'elle remplirait avec sa propre molécule mentale.

Il misait sur l'atmosphère de réceptivité exacerbée. Les insomniaques, dans leur épuisement, perdaient rapidement la capacité de distinguer le réel de la fiction. Dans leur tête, une porte laissée sans surveillance était à présent grande ouverte à la suggestion, à la persuasion. C'était l'âge d'or pour les conteurs, pour les magiciens et, bien entendu, pour les publicitaires – son ancien métier. L'heure était venue des placebos : de pieux mensonges qui génèrent de la réalité malgré eux.

Il se fraya un chemin dans la pharmacie. À peine une dizaine de jours auparavant, s'était formée devant le magasin une foule exigeant des somnifères. Ils avaient défoncé la vitrine en y projetant une moto, et submergé les malheureux employés venus travailler. Ils avaient pillé l'endroit avant que la police n'arrive, certains à mains nues, d'autres brandissant des armes de poing et des couteaux. La police avait chassé les pillards. Puis c'étaient les flics eux-mêmes qui avaient tiré dans les caméras et miroirs de surveillance avant de sniffer les cachets écrasés à même le sol et de boire au goulot les sirops contre la toux.

Biggs enjamba le montant hérissé d'éclats de la vitrine défoncée et pénétra dans la boutique dévastée, semblable à une caverne ombreuse. L'accueil, destitué de sa fonction commerciale, civilisée, offrait un chaos silencieux, glaçant. Les pilules et le verre crissaient sous le pied. On devinait d'autres présences dans la pénombre, fouillant les étagères, jetant au sol les produits sans intérêt. Il percevait des marmonnements, une quinte de toux. Il les évita, progressant entre les rayons comme dans un

labyrinthe. Dans l'obscurité, il faillit trébucher sur une vieille femme rampant sur le carrelage jonché de débris. Il sursauta comme elle s'agrippait à sa jambe de pantalon.

Il jura et se libéra brutalement.

“Je cherche du thé, il me besoin du thé, lui dit-elle, gisant. Pouvez-vous me sachets de thé ?

— Il n'y en a plus, dit Biggs, agacé.

— Ils l'ont jeté au port, c'est ça qu'ils ont jeté ?

— Ouais, c'est ça qu'ils ont jeté”, dit Biggs, la contournant comme un serpent sur un chemin.

Il continua vers le fond du magasin. Il y était souvent venu pour acheter les trucs habituels et, à cinq reprises, un test de grossesse. Les étagères étaient vides, mais le sol recouvert de gélules et de cachets. Il examina les flacons de plastique vides et les emballages écrasés. Au sol, les bouchons de coton hydrophile évoquaient dans l'ombre une récente giboulée de neige. Il s'agenouilla, ramassa une poignée de pilules. On aurait dit des dents de bébé dans sa paume. Il sortit et traversa en hâte pour rejoindre le trottoir ensoleillé, comme un gamin qui vient de voler des bonbons à la boulangerie. En ouvrant son poing, il vit que les cachets étaient tous de forme et de couleur différentes.

Certains disent que c'est à cause de ça, pensa-t-il. De tous ces médicaments que les gens prennent. Qu'ils sont peut-être à la source de notre apocalypse. À l'agence de pub, il avait travaillé pour quelques laboratoires pharmaceutiques, et jamais les notions de vérité et de certitude ne s'étaient révélées plus extensibles. Il n'y avait qu'à voir les études. Tu parles.

Dieu seul sait ce qu'il y a là-dedans.

Il cueillit quatre petites pilules blanches, toutes simples – une aspirine générique sans marque distinctive – et les laissa tomber dans sa poche gauche. Il fourra le reste

dans sa poche droite, en se disant que ça pourrait servir. On ne sait jamais.

Maintenant, retour à la maison avec ses cinq haricots magiques.

Il commença de se diriger vers le loft, puis revint sur ses pas. Il entra de nouveau dans le drugstore, réussit à trouver deux sachets de thé qu'il donna à la vieille femme qui rampait sur le sol.

Biggs prit l'escalier jusqu'au sixième. L'ascenseur fonctionnait encore, mais il craignait de se retrouver bloqué, sachant que personne ne viendrait à son secours. Ne souhaitant pas croiser un de ses malheureux voisins, il ôta ses chaussures et traversa sans bruit le couloir. Il colla l'oreille contre sa porte avant d'introduire la clef. Le loft était plongé dans la pénombre, à part un carré de lumière douce provenant du vasistas ouvert. Le lieu était minuscule, encombré de livres : une table, des chaises, un élégant divan de cuir. Les fenêtres au fond donnaient sur une ruelle étroite, et faisaient face à un immeuble semblable au leur, un ancien entrepôt de laine reconverti en lofts plongés dans la pénombre et remplis de livres. Pas trace de Carolyn dans la pièce principale.

Il se dirigea vers le bureau où, depuis un an environ, elle réalisait des films d'animation image par image, avec un sens du détail presque douloureux. Excepté une petite alcôve dans laquelle ils avaient installé leur lit, le bureau était la seule pièce séparée dans cet espace ouvert. Les murs étaient recouverts de dalles insonorisantes. La petite pièce était pleine de trépieds et de lampes, d'étagères couvertes d'accessoires, et la fenêtre munie de stores épais pour qu'elle puisse contrôler la lumière. Elle était là, lui tournant le dos, regardant fixement par la fenêtre.

“Carolyn ?”

Elle se retourna et parut dans un premier temps ne pas le reconnaître. Ses yeux étaient ceux d'une vieille, l'épuisement la courbait, et elle tenait entre ses mains une poupée articulée provenant d'un de ses premiers films. Ses cheveux lui tombaient sur le visage. Elle portait un tee-shirt publicitaire d'un ancien client de l'agence. Il était beaucoup trop grand pour elle et pendait sur son corps fluët comme une robe informe. Elle avait réussi à trouver un chausson. L'autre pied – ongles mouchetés de reliefs de vernis rouge – reposait nu sur le plancher nu. Cela lui fit mal de la voir dans cet état : encore pire que quand il l'avait laissée, quelques heures auparavant. Il nourrissait toujours l'espoir que cette chose qui les détruisait allait simplement s'épuiser et cesser d'elle-même, et qu'en rentrant, il la trouverait alors endormie. Il poserait ses lèvres sur ses yeux clos. Il les sentirait bouger comme les rêves défileraient sous ses paupières, un kaléidoscope tourbillonnant d'images et d'histoires.

“Où as-tu quoi ? demanda-t-elle, le visage soudain empreint de tristesse. Tu ne pars pas si longtemps ici et là si tu es qui tu as dit.”

Il s'arracha un sourire, mais il fallut une seconde à ses yeux pour s'accorder à ses lèvres. Ainsi commençait le spectacle.

“C'est fini, dit-il, la prenant aux épaules. Ils ont trouvé un remède !”

Il la serra contre lui et la sentit se raidir.

“Tu comprends ça que je te dis ?”

Il devait continuer de jouer l'insomnie, de contrefaire une diction embrouillée, une voix pâteuse.

Elle leva soudain les yeux vers lui : “Où est ma mère elle est ?”

— Ta mère ?

— Maman était là”, dit Carolyn d’un ton neutre. Sa mère était morte depuis presque neuf ans. Toutefois, il n’était pas surpris de sa réapparition, car c’était un élément permanent des rêves de Carolyn. Un élément venu de là-bas qui se matérialisait ici, semblait-il.

“Elle m’a dit que tu devrais faire le sol, dit Carolyn, si tu crois que ça marche, comme ça tu pourras tuer tous les scorpions.”

C’était quoi, ça – l’écho de quelque vieille rancœur, filtré, tamisé, passé au crible des hallucinations ?

Il la conduisit vers le divan et l’assit. Elle lui dit merci d’un ton distant, machinal, comme si elle s’adressait à un serveur l’installant à une table convenable. Il eut un pincement au cœur, mais le refréna aussitôt, se forçant à se concentrer sur son plan. Elle changeait, elle s’éloignait d’heure en heure. Personne ne pouvait dire où cela menait, mais en tout cas il ne voulait pas qu’elle y aille. Cela faisait dix ans qu’ils vivaient ensemble, ils avaient affronté ensemble son changement de carrière à lui, son blocage créatif à elle et la dépression qui s’en était suivie, pour ne pas parler de l’échec grandiose de leurs tentatives vaguement charnelles, essentiellement ritualisées par le protocole médical, pour avoir un enfant. Projet auquel ils avaient tous deux fini par renoncer. Mais tout cela était préférable à ce qu’ils vivaient à présent.

“Écoute, dit-il, tout va bien, c’est terminé maintenant.

— Terminé ?” Elle leva les yeux vers lui derrière ses cheveux. Elle tendit une main, dessina les traits de son visage, du bout des doigts. Il tendit la main vers son autre main pour lui ôter la poupée – représentation alambiquée d’une déesse de la lune. Sans un mot, elle la lui abandonna, le laissa la poser sur la table à dessin.